

**Entre procès de la colonisation et démarches
ethnographiques dans *Batouala* (1921) de René Maran et
Le retour du Tchad (1928) d'André Gide**

Guy Michel NDEYE
Université Cheikh Anta Diop
Sénégal

Résumé

Le présent travail tente de faire la lumière sur un rapprochement entre *Batouala* (1921) de René Maran et *Le retour du Tchad* (1928) d'André Gide à propos de la colonisation et de l'ethnographie. On ne peut pas citer le roman de Maran sans parler de la période coloniale tout comme il n'est pas aisé d'évoquer le récit de voyage de Gide sans souligner le cadre spatio-temporel de l'Afrique coloniale. Il est ainsi convenable de faire mention du contexte historique favorisant leur différente prise de position concernant la colonisation car ils ont, tous les deux, fustigé sans ambages les dérives de la métropole française dans ses pratiques discriminatoires. Sur ce, Maran, tout comme Gide, a particulièrement évoqué la société africaine d'alors sur de nombreux points. Dans ce cas, la culture africaine n'est pas occultée ; ce qui constitue, en quelque sorte, l'ébauche d'un travail d'anthropologue. Il est donc possible de montrer qu'ils portent, à cet effet, la casquette d'auteurs engagés doublée de celle d'un ethnographe.

Mots clés : Colonisation, dénonciation, roman, ethnographie, Afrique, récit, culture.

**Between the process of colonization and ethnographic
approaches in *Batoula* (1921) by René Maran and *The return from
Chad* (1928) by André Gide**

Abstract

The present work attempts to highlight a certain rapprochement between *Batouala* (1921) by René Maran and *The return of Chad* (1928) by André Gide on colonization and ethnography. One cannot cite the novel of Maran without speaking of the colonial period, just as it is not easy to evoke Gide's travelogue without underlining the spatio-temporal framework of colonial Africa. It thus urges to mention the historical context favoring their different position regarding colonization because they both bluntly castigated the excesses of French metropolis in its discriminatory practices. On this Maran as well

as Gide, particularly evoked the African society of the time of many points. In this case, African culture is not overlooked; which constitutes, in a way, the outline of an anthropological work. It is therefore possible to show that they wear, for this purpose, the cap of committed authors coupled with that of an ethnographer.

Keywords : Colonization, denunciation, novel, ethnography, Africa, narrative, culture.

Introduction

Dans un contexte socio-politique témoin des dérives du système colonial où les peuples africains colonisés subissent injustement l'hégémonie de la métropole française, le Guyanais René Maran a osé braver la réticence pour être reconnu, officiellement, comme étant le premier à fustiger une telle situation. Conformément à Senghor¹, on peut dire que tout procède de *Batouala* du moment où l'auteur de ce roman éponyme a soulevé une vague de réquisitoires contre le colonialisme. Une telle position de Maran a permis de constater, sous un autre angle, un élan scientifique plus particulièrement ethnographique de *Batouala*. La présence de cette science sociale peut juste confirmer le fait que le travail de terrain par investigations, collectes d'informations poussent certains écrivains à s'impliquer dans le vécu des peuples étudiés. Dans cette perspective, le contexte d'alors ne peut laisser indifférent un écrivain qui compte produire un récit de voyage. André Gide n'est pas en reste du moment où son œuvre – *Voyage au Congo* et surtout *Le retour du Tchad*² – traite des dérives du colonialisme à bien des égards. Les deux auteurs précités semblent ainsi liés par la même implication socio-politique avec une démarche anthropologique, particulièrement ethnographique. Cependant depuis un siècle, ce constat n'a pas fait couler beaucoup d'encre – pour des raisons anodines peut-être – mais ce qui est pertinent de souligner est

¹ Premier roman nègre écrit par un nègre, en qui Léopold Sédar Senghor voyait un précurseur de la Négritude.

² C'est en majeure partie dans *Retour du Tchad* que Gide dévoile une veine contestataire surtout au niveau de l'appendice. Cependant, nous pouvons aussi préciser que René Maran, en parlant des deux ouvrages de Gide, a affirmé, dans « André Gide et l'Afrique » (*Présence Africaine, Paris, n°5, 1955, p. 742*) que « ... c'est le premier [*Voyage au Congo*] qui a seul fait scandale ». Il est donc évident d'en conclure que le second (*Le retour du Tchad*) a peut-être fait moins de bruit mais s'avère plus présent en matière de critique de la colonisation.

qu'on ne peut pas nier, encore moins occulter, un tel rapprochement. Ainsi, on ne se versera pas dans la stupéfaction à l'instar de Nimrod³ mais on cherchera plutôt à insister, dans une démarche comparatiste, sur les éléments qui rapprochent ces deux romans qui convergent sur la même thématique : la colonisation.

Sur la base de ce qui précède, l'interrogation suivante mérite d'être prise en considération : comment deux productions romanesques – l'une répondant précisément aux critères du genre et l'autre – particulièrement un récit de voyage – font l'objet de rapprochements axés sur la critique du système colonial alors qu'elles sont censées en faire l'apologie dans la mesure où les deux écrivains (Maran et Gide) ont travaillé pour la métropole ?

Cette interrogation amène à examiner les rapprochements indiscutables des deux œuvres à savoir *Batouala* de René Maran et *Le retour du Tchad* d'André Gide autour du procès de la colonisation et de l'ethnographie. Il serait donc évident de se pencher sur le contexte socio-politique qui a favorisé la prise de position des deux auteurs avant d'évoquer le soubassement ethnographique de leur propos.

1. Procès de la colonisation

Les œuvres littéraires nous concernant ont réservé une large part à la dimension réaliste. Les auteurs sont témoins oculaires des faits relatés et se prononcent sans détours sur les affres du système colonial. Maran et Gide ont cherché à joindre l'écriture et le vécu dans leur œuvre. Le vécu, étroitement lié au contexte de l'époque, a été une raison suffisante pour s'insurger contre la métropole.

1.1. Le contexte d'écriture

La politique européenne, celle de la III^{ème} République formulée par des idéologues et des hommes politiques de la France, étend les possessions françaises en Afrique jusqu'à la création de l'Afrique Équatoriale Française qui regroupe le Gabon, le Moyen-Congo, le Tchad, l'Oubangui-Chari et de l'Afrique Occidentale Française composée de la Mauritanie, du Sénégal, du Soudan français, de la

³ Professeur de philosophie, rédacteur en chef de la revue *Aleph*, beth, fondateur de la revue littéraire *Agotem*, Nimrod est écrivain. En 2008, il a reçu le prix Édouard-Glissant, et en 2020 le prix Apollinaire pour son recueil *Petit Éloge de la lumière nature*. En 2021, il publie chez Gallimard, dans la collection « Continents noirs », *Le Temps liquide*, des récits où palpite la veine autobiographique.

Guinée, de la Côte d'Ivoire, du Niger, de la Haute-Volta, du Dahomey. Ainsi, la France domine des territoires immenses en Afrique avec une très large superficie qui dépasse 5 millions de Km². À cet effet, des hommes politiques éclairés, partisans d'un colonialisme « humain », proposaient de gagner à la cause du colonisateur des élites de la population locale. Les premières tentatives consistaient à rapprocher du public français la culture, l'art et autres aspects du continent noir, et cela depuis le début du XX^{ème} siècle et pendant les deux guerres. C'est là que débute la création littéraire de René Maran et par la suite l'entreprise de Gide dans son récit de voyage, particulièrement son propos sur la gestion des concessions dans *Le retour du Tchad*.

Maran a su mettre en pratique les propos de Delafosse pour rendre compte de la situation qui régnait en Oubangui-Chari suite à l'implantation du système *concessionnaire*. Une réalité des lieux qui le rapproche, d'ailleurs, de Gide qui réagira sept ans plus tard sur le même problème en A.E.F (Afrique Équatoriale Française).

En effet, Maurice Delafosse, dans *Les États d'âme d'un colonial*⁴, ironisait déjà sur la batterie de clichés ressassée à propos de l'empire colonial français et des trop fameux scandales coloniaux. Il se permet de soutenir que ces derniers appartiennent à une certaine catégorie des criminels avérés. Et Maran d'approfondir cette critique du régime concessionnaire en révélant aussi une veine qui remporta un grand succès avant la Première Guerre Mondiale. On peut quand même aussi admettre qu'il est le précurseur des romanciers noirs qui ont ouvertement critiqué le système colonial. Le revers de la médaille de ce titre lui vaudra par la suite des moments de critiques sévères après la gloire éphémère du prix Goncourt, n'empêche qu'à cet effet, s'en suivront d'autres romanciers qui vont répondre à cet écho fait par *Batouala* : il s'agit effectivement, à titre d'exemple, de Ferdinand Oyono concernant l'effondrement du mythe du colon dans *Une vie de Boy* voire le mépris du colonisateur à l'endroit de l'indigène dans *Le vieux nègre et la médaille*. Cependant, ce chef d'œuvre de Maran a plutôt mis l'accent sur une gestion vicieuse de l'administration

⁴ Maurice Delafosse, *Les États d'âme d'un colonial*, Paris, Comité de l'Afrique française, 1909. Par la suite, en 2012 dans les éditions L'Harmattan, l'ouvrage est ainsi titré : *Broussard ou Les états d'âme d'un colonial suivis de ses propos et opinions*. C'est dans la même dynamique évoquant les temps héroïques de la construction de l'empire que Delafosse rédige aussi *Les propos et opinions de broussard* publié en 1923.

coloniale avec l'exploitation mercantile incontrôlée de l'Oubangui-Chari.

Le Congo belge et l'A.E.F. (soit l'Afrique centrale) sont des régions riches en matières premières mais qui sont réputées inhospitalières. La France et la Belgique, à ce niveau, optent pour le système dit d'exploitation. Le droit de disposer (selon les conditions que certaines compagnies concessionnaires ne respectèrent pas) de la main d'œuvre locale accordait aux sociétés privées un pouvoir démesuré qui déboucha sur des abus. Et pendant ce temps :

Dans l'État Indépendant du Congo (E.I.C.), l'affaire du "caoutchouc rouge" provoqua au tournant du siècle un mouvement général de désapprobation qui mit fin au régime léopoldien et aboutit à la reprise du Congo par l'État belge. [...] En A.E.F., le régime concessionnaire provoqua le même malaise et les mêmes émotions. Ces réactions émanaient de l'intérieur des cercles coloniaux. En 1899, le ministère des colonies chargea Brazza de constituer une commission pour enquêter sur le régime concessionnaire en A.E.F. (P.P. Fraiture, 2005, p. 26)

C'est, au juste, dans cette perspective que Gide osera se prononcer sur ladite situation. Il porte de surcroît la casquette de romancier averti, témoin oculaire engagé (à travers l'*Appendice du Retour du Tchad*) pour la cause du peuple qui souffre.

1.1 Réquisitoire contre le système colonial

La prise de position radicale, à une telle période, requiert certainement une ferme décision de la part des personnages avertis de l'administration française tels que René Maran aussi bien qu'André Gide. Il a fallu un début à tout pour éveiller les mentalités, pour qu'un tollé puisse retentir ultérieurement de l'Afrique jusqu'en Occident avec les Noirs de la diaspora. Des prises de parole radicales se feront entendre dans le cadre du réquisitoire de la colonisation. C'est en l'occurrence celle de Césaire qui est d'ailleurs l'un des membres fondateurs de la Négritude. Il précise en substance :

À mon tour de poser une équation : *colonisation* = *chosification*. J'entends la tempête. On me parle de progrès, de « réalisation », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes. Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, des cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires *possibilités* supprimées. On me lance à la tête des faits, des statistiques, des

kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer. Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de million d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse. Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme (1955, pp. 23-24).

De par son lexique, Césaire ne manque pas d'extérioriser son indignation qui dénonce toute forme de domination coloniale. Nous pouvons donc dire, de toute évidence, que le procès du colonialisme n'a pas été l'apanage de Gide uniquement, mais plutôt une vague de contestation qui a réellement duré à l'époque coloniale. Son mérite, c'est d'avoir porté, en premier et à l'instar de Maran, la voix de l'indignation, ce qui a pu assurer une continuité.

René Maran, par le biais du personnage principal de son œuvre, expose le cri du cœur de tout un peuple. À travers le registre oratoire du discours de Batouala, imbu d'indignation, Maran met en exergue les sévices causées par le système colonial :

(...) je ne me lasserai jamais de dire la méchanceté des « boundjous ». Jusqu'à mon dernier souffle, je leur reprocherai leur cruauté, leur duplicité, leur rapacité. – Que ne nous ont-ils pas promis, depuis que nous avons le malheur de les connaître ! Vous nous remercieriez plus tard, nous disaient-ils. C'est pour votre bien que nous vous forçons à travailler. – L'argent que nous vous obligeons à gagner, nous ne vous en prenons qu'une infime partie. Nous nous en servons pour vous construire des villages, des routes, des ponts, des machines qui marchent, au moyen du feu, sur des barres de fer. Les routes, les ponts, ces machines extraordinaires, où ça ! Mata ! Nini ! Rien, rien ! Bien plus, ils nous volent jusqu'à nos derniers sous, au lieu de ne prendre qu'une partie de nos gains ! et vous ne trouvez pas notre sort lamentable ? ... (1921, p. 99)

L'interrogation oratoire qui délimite ce passage corrobore la crédibilité du propos de Batouala à l'endroit du colon. Ce dernier est peint comme étant oppression et surtout trompeur avec une meilleure manière de montrer certes un engagement sans conteste de sa part mais aussi et surtout de fustiger sans détours ce côté sombre de la colonisation. Ainsi, le propos du personnage principal constitue une illustration suffisante.

Dans son récit de voyage, André Gide a osé transcender l'exotisme qui l'animait tout au début de l'expédition pour critiquer la gestion des colonies qu'il juge inconcevable. Ce degré d'implication, à travers l'énonciation, se distingue dans l'intitulé suivant : *La détresse de notre Afrique Équatoriale*⁵. C'est précisément au niveau de l'Appendice – dans lequel il rassemble article et lettres adressées – que Gide exprime son tollé à propos des régimes concessionnaires pour déplorer cette gestion : « Ce n'est pas particulièrement à la Forestière que j'en ai, mais bien au régime même apporté par les grandes compagnies » (1928, p. 518). Il ne se verse pas, pour ainsi dire, dans le sensationnel au point de se laisser aveugler par le sentimental dû à l'indignation :

Le mal dont je me préoccupe ici empêche le progrès d'un peuple et d'un pays ; il ruine une contrée pour le profit de quelques-uns. Je me hâte de dire qu'il est particulier à notre Afrique Équatoriale ; et plus spécialement encore au Moyen-Congo et au Gabon : il a disparu de l'Oubangui-Chari depuis que les compagnies concessionnaires de cette colonie ont-elles-mêmes renoncé à leurs privilèges (1928, p. 532).

Gide s'investit alors dans la dynamique de la dénonciation de l'administration coloniale dans ses dérives en évoquant le même cadre que celui de Maran. Avec un franc parlé, il condamne et déplore sans ambages les travers de la compagnie forestière de Sanga-Oubangui :

La cause de tout cela, c'est la C.F.S.O. (Compagnie Forestière Sanga-Oubangui) qui, avec son monopole du caoutchouc et avec la complicité de l'administration locale, réduit tous les indigènes à un dur esclavage. Tous les villages, sans exception aucune, sont forcés de fournir caoutchouc et manioc pour la C.F.S.O., le caoutchouc au prix d'un franc le kilo, et le manioc à un franc le panier de dix kilos. Il est à remarquer que dans la colonie de l'Oubangui-Chari, le caoutchouc est payé de 10 à 12 francs le Kilo aux indigènes et le manioc 2,50f le panier. Un indigène, pour récolter 10 Kilos de caoutchouc, est obligé de passer un mois en forêt, souvent environs à cinq ou six jours de marche de tout village ; par conséquent ils n'ont pas beaucoup d'enthousiasme pour cette récolte, qui leur assure une maigre rétribution mensuelle ; ils préfèrent travailler à la récolte des noix palmistes, beaucoup plus faciles, à proximité de leur village, et qui leur sont payées *vu la concurrence* (ce produit n'étant pas concédé à la C.F.S.O.) jusqu'à un franc le Kilo, et souvent davantage. Un indigène peut, sans fatigue, et en retournant coucher chaque nuit dans son village, en fournir 30 Kilos mensuellement. (Ibid, p. 110)

⁵ Article paru dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1927.

Ce tollé de Gide atteste indiscutablement de sa désapprobation. En décrivant les conditions difficiles des indigènes, il parvient à montrer le degré d'injustice dans lequel la métropole a plongé ses administrés et à fustiger ce « scandale colonial ⁶».

Nous pouvons, par ailleurs, reconnaître en ce littéraire qu'il a davantage cultivé son goût de l'exotisme, sa passion pour la nature comme un botaniste et un féru d'entomologie. Gide est ainsi perçu comme un écrivain qui se laisse impressionner dans ses découvertes concernant la culture nègre. Son récit de voyage (*Le retour du Tchad*) en est une parfaite illustration. Ce qui corrobore la dimension ethnographique de l'œuvre. Il rejoint, à cette occasion, René Maran dans son élan d'ethnographe affiché dans *Batouala*.

2. Démarches ethnographiques

Le contexte historique laisse entrevoir, sous un autre angle, la démarche ethnographique dans *Batouala* de même que dans *Le retour du Tchad*. Ces deux ouvrages rédigés et publiés à l'époque coloniale attestent de l'intention de leurs auteurs de se pencher sur la culture des indigènes. Conformément au propos de C. Laurière et De A. Mary (2019, p. 7), il ne s'agit donc pas de se limiter « aux postures dénonciatrices qui seraient aujourd'hui anachroniques et dépassées » mais plutôt de prêter « une attention fine à la fabrication des savoirs ethnographiques en situations coloniales. »

2.1 Le souci d'authenticité

Il est d'une récurrence habituelle chez l'auteur d'une œuvre de se soucier quelque fois de l'authenticité de sa production. D'aucuns déclinent, dès l'entame de leur œuvre, le caractère vraisemblable de leur ouvrage. Il s'agit pour Maran, dans cette lancée, de faire l'aveu d'une objectivité irréfutable dans son roman dès la préface :

Ce roman est donc tout objectif. Il ne tâche même pas d'expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre. Il ne pouvait en être autrement. Par des soirs de lune, allongé en ma chaise longue, de ma véranda, j'écoutais les conversations de ses pauvres gens. Leurs plaisanteries prouvaient leur résignation. Ils souffraient et riaient de souffrir (1921, p.5).

⁶ Nous avons repris l'expression de Hélène Baty-Delalande et Pierre Masson dans utilisée dans l'« Introduction » de *Gide et la question coloniale. Correspondances avec Marcel de Coppet, 1924-1950*, 1920, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 20.

Il est loin de faire un pacte autobiographique à la manière de Lejeune ou comme l'a si bien fait Rousseau dans ses *Confessions* qui concernent une revendication de l'authenticité « subjective » à propos d'une élaboration autobiographique. Maran se prononce surtout sur le caractère neutre et objectif de sa production comme l'a si bien suggéré Marcel Mauss : « L'objectivité sera recherchée dans l'exposé comme dans l'observation. Dire ce qu'on sait, tout ce qu'on sait, rien que ce qu'on sait » (M. Mauss, 1967, p. 22). Cette assertion est aux antipodes de toute sensibilité de la part de l'auteur dans sa production. En termes plus précis, l'écart sans faille de l'écrivain ou du chercheur dans son œuvre peut réellement prouver la dimension scientifique de son travail, selon Mauss : « L'intuition ne tient aucune place dans la science ethnologique, science de constatation et de statistique. La sociologie et l'ethnologie descriptive exigent qu'on soit à la fois chariste, historien, statisticien... et aussi romancier capable d'évoquer la vie d'une société toute entière » (Ibid, p 20).

À l'instar des romanciers réalistes du siècle précédent, l'auteur de *Batouala* se veut témoin oculaire de cette réalité sociale exaltée dans l'œuvre et prône par-là l'approche conforme à l'objectivité de son témoignage. C'est là où réside la dimension scientifique de son roman qui tait toute forme d'aveu personnel ou de subjectivité.

Sous une autre forme, on assiste à une quelconque authenticité de la part de Gide dès qu'il s'agit de concevoir qu'il a produit un récit de voyage avec ses références temporelles comme dans la note du 25 Avril : « Partis dès 4h 30, les porteurs dès 4h. Arrivés vers 11h peu fatigués. » (1928, p 478). Le compte rendu au quotidien, auprès de Marc Allégret pour l'assister dans l'expédition, fait que Gide répertorie ses prises de notes au jour le jour. Cette idée s'insère dans la dynamique scientifique du récit de voyage qui se veut tout simplement authentique.

À la sortie de *Haut-Sénégal-Niger* en 1912 de Delafosse, René Maran est fonctionnaire colonial depuis deux ans en A.E.F (Oubangui-Chari). *Batouala*, roman qui absorbait son auteur depuis 1915, est par conséquent fortement tributaire du climat épistémologique qui régnait lors de la publication de cette œuvre de Delafosse⁷. Ce dernier, qui fut de 1918 à 1919 le supérieur hiérarchique de Maran, était un des

⁷ Le titre de son œuvre correspond à la colonie créée par le décret du 18 Octobre 1904, à partir de la colonie de Sénégambie et du Niger, portant réorganisation du Gouvernement général de l'Afrique occidentale française.

hommes les plus influents de l'Afrique subsaharienne française. Il préconisait ainsi des approches qui amenaient à côtoyer de très près les populations autochtones, à développer une sensibilité ethnographique et à contribuer à la construction d'un savoir africaniste. Et dans cette dynamique, *Batouala* de René Maran met en exergue un dire local qui, en sa qualité de principe textuel actif, donne au récit une légitimité véritablement nègre. La posture que Maran adopte dans sa préface va également dans le sens de cette authenticité. L'auteur y annonce effectivement avoir traité ce matériau oral avec la plus grande objectivité.

Comme l'essai de Delafosse, *Batouala* se manifeste, en surface, par une double appartenance discursive. Dans les paroles de l'auteur, on reconnaît d'abord la volonté de perpétuer la tradition réaliste ou naturaliste. D'un autre côté, cette ambition vériste se trouve être au service de la tradition orale. En effet, le travail ethnographique est, par excellence, le travail de terrain :

La spécificité de l'investigation ethnographique doit être cherchée dans le dispositif de l'enquête, qui donne son originalité à ce qui est convenu d'appeler aujourd'hui « l'approche anthropologique » des phénomènes sociaux et culturels. Dans la notion d'enquête ethnographique, il y a celle d'enquête directe conduite par l'ethnologue dans le contexte d'une relation vécue à un « terrain », c'est-à-dire à une société au sein de laquelle le chercheur accepte de s'immerger, parfois pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, se faisant autant observateur qu'enquêteur. (M. Izard, 1991, p. 470)

Suffisamment motivé pour descendre sur le terrain – lieu inéluctable pour pondre ce qui est digne d'un travail d'ethnographe – le chercheur, ou l'écrivain pour le cas de Maran et Gide, est censé s'imprégner de la réalité sociale avec le maximum d'informations susceptibles. Celles-ci concernent, en principe, le domaine culturel ou coutumier précisément.

2.2. Us et coutumes des indigènes

Marcel Mauss, dans son *Manuel d'ethnographie* insiste dès l'introduction sur la nécessité de tendre à l'objectivité dans le travail ethnographique. Ces *principes d'observation* évoquent la stratégie adoptée par Maran. En évoquant les conditions de vie du peuple de Batouala, Maran nous livre par-là leurs pratiques sociales, entre autres, à l'occasion d'une cérémonie de circoncision :

On y procède en public à la circoncision des jeunes garçons initiés au culte secret des « Somalés » et à l'excision des jeunes filles. Il n'était que temps, pour lui, de lancer des invitations qu'il aurait déjà dû faire. Il allait manquer à tous ses devoirs en atermoyant davantage. Ne l'avait-on pas chargé, du reste, d'organiser chez les réjouissances qu'il est de règle de célébrer en cette circonstance ? Il ferait beau de voir qu'il se dérobat à l'honneur qu'on avait fait, en sa personne, à l'un des principaux dignitaires des « Somalés » de la région ? (1921, p. 16)

Ce passage donne l'impression de lire un ethnographe ou même un romancier qui répond à l'entendement que l'on peut avoir de la littérature conçue comme une culture véhiculée par la langue. C'est, au juste, celle de Batouala, d'un peuple de l'Oubangui-Chari. Le point de vue sur les pratiques sociales de la part de Maran corrobore l'élan scientifique du roman de par la tendance ethnographique. Batouala, le personnage principal du roman, est un chef de tribu qui est bien en phase pour évoquer les us et coutumes de son peuple :

Elle lui venait de ses parents. Ses parents l'avaient héritée des leurs. Les anciennes coutumes sont toujours les meilleures. [...] Gardien des mœurs désuètes, il demeurait fidèle aux traditions que ses ancêtres lui avaient léguées, mais n'approfondissait rien au-delà. (1921, p.17)

Cette envergure du personnage principal permet à son auteur de mettre en exergue une certaine richesse linguistique dans le roman à partir d'un lexique exotique à propos des éléments de la nature comme *Lolo* le soleil, *Ipeu* la lune, ou le monde animal comme *Mourou* la panthère, *Djouma* le chien, *M'bala* l'éléphant. À cela s'ajoutent quelques passages de mythe comme mise en abyme dans les pages 90-91, 92. Cette mise en abyme confirme d'ailleurs la présence de la fiction, de l'imaginaire qui fait mention de la version purement littéraire du roman : « ...Bissibi'ngui s'allongea sur une natte et leur conta l'histoire de l'éléphant et de la poule [...]. C'est depuis ce temps que *M'bala*, l'éléphant, vit dans la brousse et *Gato*, la poule parmi les villages des hommes » (Ibid, pp. 53-55). Ainsi, Maran confirme – t – il,

par le biais des contes traditionnels, les liens de l'homme avec le monde environnant comme l'a si bien évoqué E. Kalinowska (2015, p. 71) :

La philosophie noire englobe la vision du monde, celle de la nature et de la vie humaine. Le monde est perçu comme un tout vivant dont tous les éléments se complètent ; l'homme fait partie intégrante de cet ensemble au même degré que les autres espèces et prend part au mouvement éternel qui s'opère depuis toujours.

René Maran cherche à traduire « l'âme noire »⁸ dans son ouvrage. Un fait qui s'avère certes littéraire mais ethnographique, sous un autre angle. Il assure, dans ce cas de figure, la tâche d'un écrivain susceptible d'évoquer la réalité culturelle d'un peuple qui est celui d'une partie de l'actuelle Centrafrique.

L'auteur du *Retour du Tchad* ne fait pas exception dans le sens où il donne sans ambages ses impressions de voyage et de surcroît il fait un aveu du souci qu'il se fait de son rapport avec les autochtones. C'est à juste titre cette idée qui atteste de l'insertion sociale du romancier qu'il est comme l'a préconisé Marcel Mauss dans son *Manuel d'ethnographie*. Cette sorte d'initiation au voyage révèle l'enthousiasme de l'auteur dans son projet de voyage qui promet un travail exhaustif sur le terrain :

Je ne pouvais prévoir que ces questions sociales angoissantes, que je ne faisais qu'entrevoir, de nos rapports avec les indigènes, m'occuperaient bientôt jusqu'à devenir le principal intérêt de mon voyage, et que je trouverais dans leur étude ma raison d'être dans ce pays. Ce qu'en face d'elles je sentais alors, c'est surtout mon incompetence. Mais j'allais m'instruisant. Pour le voyageur nouveau venu dans un pays où pour lui, tout est neuf, une indécision l'arrête. S'intéressant à tout également, il ne peut suffire et d'abord il ne note rien, faute de pouvoir tout noter.» (A. Gide, 1927, p. 31)

L'enthousiasme que suscite le voyage chez Gide est synonyme d'un souci d'authenticité, d'une quelconque intention de refléter la réalité dans son récit de voyage. De par le compte rendu quotidien que nécessite ce genre littéraire, il prend conscience de la dimension scientifique que requiert son œuvre. Et dans cette procédure d'un travail

⁸ Selon Senghor, dans « René Maran, précurseur » de la négritude (*in Liberté 1, Négritude et humanisme*, 1964, Paris, Le Seuil, p. 410), « ...c'est René Maran qui, le premier, a exprimé l'âme noire avec le style français ». Une vérité que l'on concède à l'auteur et une raison de plus pour dire que Maran a ouvert la voie aux chantres de la négritude.

authentique, Gide ne peut s'empêcher de dépeindre les dérives du système colonial dans sa gestion des concessions tout comme Maran a su le faire un peu plus tôt dans son roman.

Conclusion

La période coloniale n'a pas laissé indifférents nos romanciers assez avertis de la situation de par l'objectivité de leurs propos tenus dans leur œuvre. Cette démarche est digne d'une procédure ethnographique en ce sens qu'elle recoupe parfaitement avec la conception de Marcel Mauss dans son *Manuel d'ethnographie*. L'élan littéraire de Maran dans son œuvre romanesque n'a pas perdu de vue son intention de peindre une société noire – avec ses us et coutumes – se pliant sous le joug colonial ; ce qui lui confère le statut d'ethnographe. André Gide s'est trouvé dans la même mouvance car de par son récit de voyage (*Le retour du Tchad*), il a pu dévoiler les dérives du système colonial qui spolie un peuple avec son système concessionnaire. Il a aussi et surtout pu peindre avec exotisme la culture des indigènes ; ce qui corrobore une fois de plus son caractère d'ethnographe à l'instar de Maran.

Ainsi, nos deux écrivains rejoignent-ils soigneusement la veine des romanciers noirs de la période comprise entre 1945 et 1960 et de surcroît celle des poètes de la Négritude. Les tenants de ce mouvement poétique ont fustigé sans ambages les dérives du système colonial avec radicalisme ; ce que Maran et Gide n'ont pas manqué de faire dans leurs œuvres respectives. Un Guyanais et un Français ont ainsi été les pionniers de la dénonciation du système colonial en faisant découvrir un pan culturel de l'Afrique noire. C'est une « brèche » qu'ils ont ouverte et qui sera amplement exploitée par les poètes, romanciers et dramaturges africains.

Références bibliographiques

BATY-DELANDE Hélène et MASSON Pierre (éd.), 2020, *Gide et la question coloniale. Correspondances avec Marcel de Coppet, 1924-1950*, Lyon, Presse universitaire de Lyon, coll. « André Gide ».

CÉSAIRE Aimé, 1955, *Discours sur le Colonialisme*, Paris, Présence Africaine.

FRAITURE Pierre-Philippe, 2005, *Batouala, véritable roman d'un faux ethnographe ?*, Francofonia, núm. 14, 2005, pp. 23-37.

GIDE André, 1927, *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard.

- GIDE André, 1928, *Le retour du Tchad*, Paris, Gallimard.
- KALINOWSKA Ewa, 2015, « Ecrire nègre en français : affaire Batouala », *Folia Litteraria Romanica*, 1 (9), pp. 67-79.
- LAURIERE Christine et MARY André, 2019, *Ethnologues en situations coloniales*, Carnet de Bérose n°11, DPRPS – Direction générale des patrimoines.
- MARAN René, 1921, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel.
- MARAN René, 1955, « André Gide et l’Afrique », Paris, *Présence Africaine*, n° 5.
- MAUSS Marcel, 1967, *Manuel d’ethnographie*, Paris, Éditions Payot.
- NIMROD, 2021, « René Maran-André Gide : un soupçon de proximité », *Continents manuscrits*, consulté le 16 novembre 2022.
- SENGHOR Léopold S., 1964, René Maran, précurseur de la négritude », *Liberté 1, Négritude et humanisme*, Paris, Le Seuil.